

## Chapitre 1

**P**lace des Martyrs, en plein cœur de Bruxelles. Spectre sévère du néoclassicisme, l'historique ensemble architectural se dresse au milieu de la capitale belge en ce début d'après-midi de printemps. Sous les pavés impeccablement rangés de ce carré blanchâtre, 467 dépouilles reposent. Celles des premiers morts de la révolution de 1830. L'ancienne place Saint-Michel s'était depuis drapée du destin des martyrs. Le vent se lève. Il fait frais. Dans sa BMW qui sent encore le neuf, René Thierry, dans un costume qui tire sur le bleu marine, transpire à grosses gouttes. Les nouvelles qu'il vient de

recevoir sont mauvaises. Il se passe quelque chose de grave, non loin de sa position. Mais déjà, la circulation dans la ville se paralyse. Des bruits de sirène se mêlent aux klaxons dans un capharnaüm qui emplît l'air et semblent déranger l'éternel repos des stoïques bâtiments blancs.

L'objectif du journaliste, c'est la rue Neuve. Il est tout près. 200 mètres, tout au plus. Mais il lui est impossible d'avancer. Pourtant il y a urgence. René Thierry peste, frappe le volant du plat de sa main. Et décide de s'arrêter, là, presque en double file, 2 roues sur le trottoir. D'instinct, il se dirige vers la première maison qu'il voit. En respirant, il se rend compte que l'air semble déjà vicié.

Les nuages ne s'élèvent pas encore dans le ciel légèrement encombré de cumulus que déjà, l'ambiance semble pesante, lourde. Le journaliste est

un homme d'action et de terrain. Un casse-cou, qui n'a peur de rien et qui est prêt à aller chercher l'information à la source, au cœur même de ce qu'il se passe. Il peut difficilement faire mieux. Droit devant lui, à peine caché par les autres immeubles, le grand magasin *À L'Innovation*. Voilà déjà près d'une dizaine de minutes que le feu qui s'y est déclaré a plongé ceux qui y font leurs courses au cœur de l'horreur. Et René Thierry, à défaut de pouvoir se joindre aux équipes de secours qui sont déjà à pied d'œuvre, est là pour couvrir les événements. Mais pour cela, il a besoin d'un téléphone.

Alors, il sonne au premier immeuble. Derrière la grande porte rouge, personne ne bouge. Rien, pas un signe. Transpirant maintenant jusqu'à son col de chemise, il ne se décourage pas. Telle une gazelle, il saute le trottoir, sans que ses yeux,

jamais, ne quittent la direction du brasier. Le fleuron du secteur des grands magasins en Belgique. Le trésor national de l'art nouveau. Qui se consume pourtant, avec pertes et fracas, de l'intérieur.

Le père de cet ensemble architectural symbole d'un autre temps, c'est Victor Horta. René Thierry, sensible à ce qui se fait de plus beau, est un admirateur des créations du génie de l'architecture du début du siècle. Mais si le bâtiment est bien l'œuvre d'Horta, ce qu'il contient, aujourd'hui, a bien évolué. L'INNO, comme on l'appelle couramment, est un dédale de rayonnages et de cabines d'essayage qui se répète sur pas moins de 5 étages. Le consumérisme et le gigantisme en plein. Des milliers de vêtements à la mode et les derniers équipements électroménagers. Au centre du bâtiment, un hall d'entrée

magnifique, vestige de la démesure d'Horta, est éclairé naturellement par une verrière réalisée dans les plus beaux matériaux que peut offrir l'art nouveau. En bref, le fleuron de la capitale belge est un incontournable du centre historique de la ville de Bruxelles. Tous les Belges connaissent L'Innovation, ce qui laisse à penser au journaliste, dans une sorte de prémonition, que la catastrophe qui se déroule sous ses yeux va assurément marquer les esprits.

Aujourd'hui, c'est Bruxelles qui brûle.

Nous sommes le lundi 22 mai 1967, la terreur s'élève au milieu des premières flammes d'un immense brasier. Il est 13 h 45, et c'est l'Heure H, de mon histoire.

## Chapitre 2

Deuxième sonnette, deuxième échec pour le journaliste, toujours désespérément à la recherche d'un combiné. Sa détermination, teintée du sentiment d'urgence qui l'assaille, le tend encore davantage. Ses cheveux, plaqués sur le côté, commencent à subir eux aussi les affres de cette transpiration de stress qui se dégage de ses pores.

Il change de cible. Les sirènes hurlantes tout autour de lui ne cessent de se rapprocher. Les secours arrivent en nombre. La situation semble délicate. Enfin, à la suite de cette nouvelle tentative, la porte s'ouvre. Une petite dame âgée, vêtue d'un

tailleur aux motifs floraux, lui adresse gentiment un sourire. Elle ne semble pas encore au courant de ce qui se trame tout près de chez elle. Pourtant, sa maison est aux premières loges, ou presque.

« *Bonjour Monsieur, en quoi puis-je vous aider ?* »

Le journaliste n'a pas le temps de se perdre en formules de politesse. Dans un sourire forcé qui fait saillir ses pommettes, il se dépêche de lui demander ce qu'il est venu chercher :

« *Madame, est-ce que je peux utiliser votre téléphone s'il vous plaît ?* »

La vieille dame n'est pas contre. Elle acquiesce de la tête, avant d'ajouter :

« *Vous en avez pour longtemps ?* »

Comment dire... Le journaliste, dans un souffle, clôt la conversation en quelques mots :

« *Franchement, je crois que oui, Madame* ».

Il ne pensait pas si bien dire...

Aussi rapidement que possible, le journaliste, guidé par son hôte, se dirige vers le combiné et parvient à joindre le siège de la Radio Télévision Belge pour laquelle il travaille. Il ouvre la fenêtre la plus proche, et tire sur le fil du téléphone fixe autant que possible. Il se pose dans le coin, profitant d'un poste d'observation privilégié. Après quelques minutes d'échanges avec son interlocuteur, il est en direct, et commente avec précision ce qu'il voit avec stupeur depuis la rue des Choux qui jouxte la rue Neuve :

« *Je suis tout près du magasin L'Innovation, et le ballet des voitures de police et de pompiers me laisse croire qu'il se trame quelque chose de très grave. Je suis encore incapable*